

Documents pontificaux

Lettre de S. S. Léon XIII à S. E. le cardinal Langénieux, archevêque de Reims, à l'occasion de son jubilé épiscopal

A Notre cher Fils, Benoit-Marie Langénieux, cardinal prêtre de la sainte Eglise romaine, du titre de Saint-Jean devant la Porte-Latine, archevêque de Reims.

LÉON XIII,

SOUVERAIN PONTIFE

Notre cher Fils, salut et bénédiction apostolique.

Il nous a été très agréable d'apprendre avec quelle unanimité de sentiments les fidèles de Reims se sont empressés et de vous consoler dans un deuil récent, et de célébrer, comme il convenait, le vingt-cinquième anniversaire de votre consécration épiscopale. Aussi, dans le désir d'apporter à cette fête un juste complément d'honneurs, Nous voulons joindre aux hommages de votre clergé et de votre peuple, Nos propres condoléances et Nos félicitations. Car si Nous souhaitons vivement que les premiers Pasteurs reçoivent de tous les témoignages les meilleurs de respect et d'amour, Nous estimons que vous êtes particulièrement digne de la vénération dont vous entourent vos concitoyens.

C'est qu'en effet, Nous ne pouvons oublier ce zèle éclairé dont Nous avons eu tant de preuves, avec lequel vous vous efforcez constamment, depuis longtemps déjà, de promouvoir en France tout ce qui touche au bien de la religion. Et, assurément, Nous vous savons gré d'être résolu surtout à ne rien épargner, sur ce terrain, pour amener le peuple français, par une adhésion chaque jour plus ferme aux enseignements si sûrs du Siège apostolique, à rétablir, à maintenir, parmi les catholiques, cette concorde désirable qui leur permettra d'unir tous leurs efforts pour revendiquer légalement les droits de l'Eglise et pour veiller aux intérêts de la patrie.

Il y a donc lieu de vous réjouir et de poursuivre, avec un nouveau courage et avec confiance, votre ministère épiscopal.

Pour Nous, profitant de la circonstance, tout en vous louant encore, et justement, de vouloir mener jusqu'au bout l'œuvre

commencée, Nous supplions Dieu de vous conserver longtemps en santé et de vous combler si abondamment de ses grâces, que vos efforts obtiennent enfin ces féconds résultats que Nous espérons et que Nous pressentons.

Comme gage de cet heureux avenir et en témoignage de Notre toute spéciale bienveillance, Nous vous accordons avec joie, dans l'effusion de Notre Cœur, à vous, Notre très cher Fils, et à tous les fidèles confiés à vos soins, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 26 octobre 1898, la vingt-et-unième année de notre pontificat.

LEO, PP. XIII.

Un Ministère d'instruction publique

XIII.—CONCLUSIONS.

Dès que le gouvernement Marchand eut proposé son projet de création d'un ministère d'instruction publique dans notre province, justement alarmé des conséquences désastreuses que cette législation portait en germe pour les intérêts catholiques, nous l'avons examinée à la lumière de l'enseignement de l'Eglise, de l'expérience faite ailleurs et de l'esprit qui s'en dégageait dans les circonstances et par le jeu des causes qui avaient rendu cette initiative possible. Le doctrinarisme de certains membres de ce cabinet, et de celui-là surtout qui se faisait le parrain de cette tentative, était bien fait pour nous mettre sur nos gardes et nous pousser à rechercher ce qu'il y avait dans ce dessein et à quelles inspirations il répondait.

Prenant d'abord la question de principe, nous avons établi que l'Etat n'a guère de droits en matière d'éducation ; que l'enfant relevant d'une double paternité, celle des parents qui l'engendrent à la vie naturelle, celle de l'Eglise qui l'engendre à la vie surnaturelle, l'Etat n'a aucun titre à s'interposer entre ces deux autorités pour substituer son action à la leur dans le développement d'un être auquel il n'a originairement rien donné ; que l'enfant, corps et âme, esprit et matière, mais nature une et indivisible, est ordonné en vue d'une fin surnaturelle à laquelle tout doit être subordonné. D'où nous avons conclu à la haute

direction de l'Eglise en la matière, car elle seule, avons-nous dit, a mission de conduire tout l'homme à sa fin.

La question de principe ainsi posée, nous avons profité d'une excellente étude que venait justement de publier un théologien de Montréal dans le même sens. L'écrivain examinant cette législation dans le détail et signalant les dispositions de la loi qui contrevenaient au droit naturel des parents et au droit divin de l'Eglise, concluait au monopole de l'enseignement primaire accordé par l'Etat, à l'enseignement de l'Etat rendu jusqu'à un certain point obligatoire et à une entrave injuste mise à l'enseignement des congrégations religieuses. En dernière analyse, disait-il, c'est l'école de l'Etat conduisant à l'école neutre, et de là à l'école sans Dieu.

Invoquant ensuite la raison d'expérience, nous avons jeté un coup d'œil sur les sociétés formées par l'Etat éducateur. Nous les avons vues aliénant leur liberté, enserrées dans une légalité hypocrite, mais tenace, déchoir graduellement, rouler d'un abîme à l'autre, et, en définitive, sans plus d'énergie pour le bien, sans ressort moral pour se ressaisir, livrées aux pires orgies comme aux plus sanglantes folies. Ah ! on s'est bien gardé de leur dire tout d'abord où on les menait. Si elles eussent pu seulement entrevoir l'état de choses qui leur était réservé au bout du chemin où on leur faisait faire le premier pas, elles eussent reculé d'horreur et ne se fussent jamais livrées.

Comment donc les a-t-on prises ? Par le sophisme, par le miroitement d'avantages temporels dont on exagérait à dessein la portée. Voyez la France, depuis le jour où, se laissant dominer par de faux docteurs, elle a renoncé à la plus noble de ses prérogatives dans cette liberté d'enseignement, si chèrement disputée pourtant et qui méritait bien tous les sacrifices et tous les dévouements, puisqu'elle était la meilleure sauvegarde de son honneur national, de la sécurité de ses institutions, du plein développement de son génie, de sa fidélité à sa mission d'agent civilisateur par le rayonnement de sa foi. Qu'est elle aujourd'hui ? C'est miracle qu'elle vive encore, après avoir été livrée au déshonneur par la franc-maçonnerie, et au pillage par les Juifs. Et seule la divine Providence sait par quelles mystérieuses compensations et par quelle loi de bienfaisante solidarité une pareille société, désorganisée, démoralisée, éperdue, peut ainsi danser sur un volcan et ne pas être emportée sans retour par le vertige, par les faux pas, par l'attraction de l'abîme quand plus rien ne reste debout des convictions qui sauvent, des devoirs qui consacrent les droits, des repentirs qui relèvent et font retrouver la voie perdue. Quels

trésors de mérite il faut qu'elle ait entassés dans son passé, alors qu'elle croyait, qu'elle priait, qu'elle agissait, pour que, vide aujourd'hui d'œuvres fortifiantes dans ses régions officielles, elle trouve grâce devant ce Dieu des nations qu'elle a chassé de partout et qu'elle a jeté à l'égout du blasphème !

Quand la malheureuse nation a-t-elle commencé à descendre cette pente fatale ? Quand, en punition de son orgueilleux esprit de domination sur l'Église et le Pape, " Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires " a permis qu'elle perdît la raison au point d'offrir en sacrifice l'âme de ses enfants à ce Moloch sans conscience et sans entrailles qui a nom l'Etat éducateur. Nous avons déroulé sous les yeux de nos lecteurs les tableaux successifs de cette lamentable chute, et nous avons demandé à nos parents chrétiens de profiter des leçons de cette triste expérience et de ne pas tomber dans les pièges où nos cousins de France ont laissé tant de biens précieux.

Nous avons indiqué la gradation : suppression du droit naturel des parents, bientôt suivie de la suppression du droit divin de l'Église ; suppression de la liberté d'enseignement ; monopole au profit de l'Etat, neutralité religieuse, guerre contre l'Église despotisme allant s'accroître jusqu'à devenir la dernière expression de l'absolutisme, en définitive persécution en règle comme aux premiers temps de l'Église. Ajoutez-y l'instabilité. Un ministère d'instruction publique, c'est l'éducation livrée à toutes les évolutions, à toutes les vicissitudes, à toutes les tourmentes, à toutes les fantaisies, à tous les tâtonnements, à tous les calculs de la politique. C'est un ministre ballotté du pouvoir à la chute, défaisant aujourd'hui ce que son prédécesseur a pu faire de bien, aggravant ce qu'il a fait de mal, car, dans une voie fautive, la logique pousse aux conséquences extrêmes, en attendant que son successeur empire à son tour la situation.

Voilà l'expérience. Partout où elle a été faite, elle a donné les mêmes résultats. Il a fallu peut-être plus de temps dans un pays que dans l'autre, selon le plus ou moins de facilités laissées aux machinations des sectaires. Mais partout on a eu le monopole et le despotisme de l'Etat, partout on a vu la liberté religieuse amoindrie, puis supprimée, partout l'instabilité régnait en souveraine dans un ordre de choses qui demande, sinon de la fixité, au moins de l'esprit de suite.

Pourquoi donc, nous sommes-nous alors demandé, nos pseudo-réformateurs restent-ils fermés à toutes ces leçons de l'expérience ? Quel aiguillon les pousse à renouveler ici des tentatives qui partout ailleurs ont été pleines de périls pour la société ? Et

nous avons alors fait à la réforme agitée à l'aide de tant de dénonciations injustifiables, de tant de clameurs hypocrites, de tant de cris menteurs et fourbes, et dont la demande partait de quartiers si louches, le procès de tendances résultant de tout un ensemble de circonstances que nous résumerons dans une prochaine livraison en continuant ces conclusions.

LES PROGRÈS DE L'ÉGLISE AU XIXe SIÈCLE

La conférence dont nous allons ci-dessous donner le texte, a été prononcée le 4 octobre 1898, au Cercle d'études de l'Union catholique de Port-Louis, Ile Maurice, par Sa Grandeur Mgr. O'Neill, O. S. B., évêque de Port-Louis.

Mesdames et Messieurs,

Mes premières paroles, aujourd'hui, doivent assurément s'adresser à ceux qui ont eu l'heureuse idée de créer un Cercle d'Études pour les Catholiques de Maurice. Votre Cercle, Messieurs, et les Conférences que nous inaugurons aujourd'hui vont remplir dans une certaine mesure, j'en ai la confiance, un vide bien sensible pour notre jeunesse catholique ! Il lui manque la Haute Education intellectuelle, les Belles Lettres, l'étude sérieuse de l'Histoire, la Philosophie, ces disciplines fortes et solides dont l'objet est de cultiver les facultés de l'âme et d'ouvrir aux jeunes intelligences les grands problèmes de la vie humaine. Nous ne les trouvons pas dans notre Education publique, mais j'espère que vous réussirez à combler quelque peu cette lacune par vos Conférences et les discussions qu'elles doivent faire naître à votre Cercle d'Études.

I

Aujourd'hui, je dois vous entretenir des Progrès de l'Eglise pendant le XIXe Siècle, ou plutôt examiner la question de savoir si l'Eglise a fait quelque progrès pendant notre siècle. Avant d'entrer dans cet examen, permettez-moi d'expliquer ce que j'entends par les progrès de l'Eglise. Le progrès, le vrai progrès d'une société quelconque, c'est le mouvement de cette société vers son but véritable. Tout autre progrès, quoique brillant, rapide, applaudi, ne serait qu'une décadence : *Magni passus, sed extra viam*, comme a dit St. Augustin. Or, le but véritable de l'Eglise a été déclaré par son Divin Fondateur : " Allez, enseignez tous les peuples ! " Et cet enseignement ne doit pas être seulement théorique, spéculatif, comme celui d'une école de philosophie, mais essentiellement pratique. Ses doctrines doivent entrer non seule-

ment dans l'esprit mais aussi dans la vie, dans les mœurs, dans le cœur de ses disciples.

Ainsi, j'appelle progrès de l'Eglise tout ce qui contribue à sa diffusion géographique, pour ainsi dire, parmi tous les peuples, ou à son autorité sur les esprits, ou à son influence sur les cœurs. Tout cela est pour l'Eglise un mouvement vers son but véritable, et par conséquent un vrai progrès.

Arrivons à notre question. L'Eglise a-t-elle fait quelque progrès pendant le 19^e Siècle ? Remarquez, Messieurs, que notre siècle est le 19^{me}, non pas de l'Empire Britannique, ni de la République Française, mais du Christ et de Son Eglise. Ainsi, depuis bientôt 1900 ans elle poursuit son œuvre : et je vous assure que son passage à travers les siècles n'a pas été une marche triomphale, la campagne d'un Alexandre ou d'un César. L'Eglise a gagné des victoires magnifiques, mais elle a subi aussi des défaites sanglantes, des défections déplorables, des pertes énormes. Regardez seulement son état au commencement de notre XIX^e siècle. Dans le pays le plus catholique du monde ses temples avaient été profanés, son clergé massacré, déporté, exilé, le Pape y est mort prisonnier. Ce fut seulement par la protection de deux puissances non catholiques, l'Angleterre et la Russie, que les Cardinaux ont pu se réunir à Venise pour lui choisir un successeur. Dans les pays protestants l'Eglise n'était qu'une étincelle, un peu de braise, si vous voulez, couvant sous les cendres. Hors de l'Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique, on voyait, çà et là, quelques missions, quelques évêques, un clergé, assez souvent tiède, indifférent et parfois indigne ; mais pour la plupart, on ne trouvait, en fait de catholicisme, que des ruines ou bien un vide complet. Voilà le point de départ de l'Eglise au XIX^e siècle. Qu'est-ce qu'elle a fait depuis ? A-t-elle fait quelque progrès ?

Oui, Messieurs, j'ose affirmer que, pour l'Eglise Catholique, notre siècle a été un siècle de progrès ; — progrès dans l'ordre matériel en envoyant ses avant-gardes, ses missionnaires, et puis ses évêques jusqu'aux extrémités de la terre ; — progrès dans l'ordre intellectuel, par l'affaiblissement, par l'écroutement de bien des préjugés, par la manifestation providentielle de bien des vérités oubliées ou dénaturées à son détriment ; — progrès, enfin, dans l'ordre moral, en s'attirant le respect, l'admiration, en s'ouvrant les cœurs par ses œuvres de charité héroïque. C'est un vaste cadre, Messieurs, dont je ne puis vous tracer dans une seule conférence que les grandes lignes.

II

Parlons d'abord de son progrès matériel, de sa diffusion sur la terre ; et prenons pour point de départ notre petite île Maurice.

En 1820 il y avait ici un Vicaire Apostolique. Savez-vous quelle était l'étendue de son Vicariat ? A l'Ouest il avait sous sa juridiction Madagascar, l'Afrique du Sud et Ste Hélène ; — au Nord, les Seychelles et toutes les îles de ces parages ; — à l'Est Rodrigues et l'Australie. Ainsi, dans l'hémisphère du Sud, d'ici à l'Ouest jusqu'au Brésil, et à l'est jusqu'au Pérou, il n'y avait qu'un seul évêque, le Vicaire Apostolique de Maurice.

Et aujourd'hui ? Aujourd'hui, il y a un évêque à Maurice, un autre à Bourbon, un troisième aux Seychelles, trois à Madagascar, quatre au Sud de l'Afrique et autant de Préfets Apostoliques. Dans l'Afrique centrale et du Nord, il y a 18 évêques et 16 préfets apostoliques, sans compter l'Algérie et la Tunisie, qui ont aussi leurs archevêques et évêques.—Regardons maintenant l'autre côté de notre ancien Vicariat. En 1800 l'Australie possédait deux prêtres irlandais. La Nouvelle Zélande et les autres îles n'en avaient pas un seul. Aujourd'hui l'Australie a ses cinq archevêques et quinze évêques, la Nouvelle Zélande un archevêque et trois évêques, la Polynésie douze vicaires apostoliques. Ainsi, dans les limites de notre ancien Vicariat il y a maintenant 34 évêques.

Jetons un coup d'œil rapide sur l'Asie.

Dans les Indes, en 1800, il y avait quatre ou cinq évêques portugais, sous le Patriarcat de Goa, et autant de vicaires apostoliques. Il y a maintenant, sans compter la Hiérarchie de Goa, sept archevêques, dix-sept évêques et quatre préfets apostoliques.

Les six vicaires apostoliques de la Péninsule Indo-Chinoise sont devenus quinze. La Chine, qui en avait onze, en a maintenant 36. Le Japon, qui n'avait rien, a un archevêque et trois évêques.

Suivez-moi à travers le Pacifique jusqu'à l'Amérique du Nord. Les Etats-Unis, en 1800, possédait un seul évêque, celui de Baltimore. Aujourd'hui on y compte 10 millions de Catholiques dirigés par 13 archevêques et 73 évêques. Au Nord du continent encore un seul évêque, celui de Québec : il s'y trouve aujourd'hui 7 archevêques et 28 évêques.

En Europe, l'Angleterre a repris sa place dans la Hiérarchie, avec seize évêques, l'Ecosse avec six. Laissons là les détails pour dire en résumé que le nombre de diocèses, vicariats et préfectures apostoliques créés par l'Eglise pendant le XIXe siècle est de plus de deux cents cinquante, et n'oubliez pas que chacun de ces centres possède son clergé, ses écoles, et presque tous des orphelinats, avec des Frères ou des religieuses pour les diriger.

Il me semble, messieurs, qu'il y a là un progrès réel dans l'ordre matériel de la diffusion de l'Eglise sur la terre.

III

Passons à l'ordre intellectuel. Le progrès que nous avons à constater ici est d'un autre genre. C'est un rapprochement entre le siècle et l'Eglise ; rapprochement qui ne fait que commencer, mais qui est déjà un encouragement pour l'Eglise, parce qu'il rend déjà plus facile son accès auprès des intelligences.

Je vais en indiquer à grands traits quatre causes : le mouvement dans les idées religieuses, le mouvement dans les idées scientifiques, les révélations modernes sur l'histoire, et l'attitude de l'Eglise envers ces mouvements divers.

Voici ce qui se passe dans les idées religieuses. Hors de l'Eglise, un libre examen mal entendu de la foi chrétienne amène une multitude d'hommes instruits à un doute universel. Ils ne

discutent plus tel ou tel dogme, ils mettent en question la foi, le mystère, le surnaturel, les bases même de la religion. Ainsi, pour eux, les préjugés sectaires deviennent insignifiants. Pour eux toutes les sectes, toutes les croyances sont également inadmissibles. Ils écoutent froidement les vieilles accusations contre l'Eglise ; ils commencent à les trouver exagérées, mal-fondées, au moins suspectes. Il en est parmi eux qui arrivent à dire que, tout compté, le catholicisme est plus logique, plus harmonique que les autres religions, et que si un homme de bon sens pouvait accepter le surnaturel, le mystère, c'est la foi de l'Eglise Catholique qu'il devrait adopter.

Il me semble, Messieurs, qu'il y a là un indice de rapprochement, un aveu précieux. Ce n'est que sous condition en effet ; mais si cette condition allait se réaliser ? si la science moderne allait accepter le mystère ?

Voilà précisément ce qui arrive, c'est le caractère du mouvement dans les idées scientifiques dont j'ai à vous parler.

François Bacon, celui qu'on a appelé le Père de la science moderne, a prévu ce mouvement quand il formula son aphorisme fameux : " Un peu de science nous éloigne de Dieu ; une science plus profonde nous y ramène." La science moderne, Messieurs, est encore à ses débuts, elle cherche, elle tâtonne, elle abonde dans l'hypothèse, et selon les prévisions de Bacon, elle a les défauts de son âge. Elle est très enthousiaste, très affirmative. Elle affirme qu'il n'y a pas de Dieu, qu'il n'y a pas d'âme, qu'il n'y a rien de réel au-delà de la matière, qu'il n'y a pas de mystères, que la foi est absurde et, enfin, qu'un homme qui se respecte n'accepte pas ce qu'il ne comprend pas. Voilà, Messieurs, le peu de science, la science adolescente qu'il s'éloigne de Dieu.

Mais à mesure que le siècle s'avance, la science s'avance aussi. Elle devient plus exacte, plus profonde et en même temps plus modeste. Il s'est formé une école scientifique qui admet comme premier principe que la science a ses mystères comme la religion, mystères qu'elle ne peut ni nier ni expliquer, et que la seule attitude qui convienne à un homme scientifique en présence de ces mystères est de confesser son ignorance. Comme les Athéniens d'autrefois, cette Ecole a érigé un autel à la Puissance Inconnue " *Agnosto Theo* " : c'est pourquoi elle s'appelle l'Ecole Agnostique.

Messieurs, c'est encore un rapprochement vers la foi. C'est le retour, vers Dieu, de notre siècle ramené par une science qui devient de plus en plus profonde. Ainsi, prenons patience. La Géologie, la Biologie, la Haute Critique font encore la guerre à la Bible, à la Révélation. Laissez-les faire. A force de chercher, elles trouveront la vérité et elles prouveront, une fois de plus, que la vérité peut être mal entendue par les savants et même par les chrétiens, mais que la Foi chrétienne ne sera jamais contredite par la vraie Science.

Un autre indice de rapprochement se trouve dans les révélations historiques qui, de nos jours, ont servi à démontrer plus clairement l'authenticité de l'Ecriture Sainte et à réfuter une foule de calomnies lancées contre l'Eglise.

Quant à l'Ecriture Sainte, il suffit de mentionner les décou-

vertes dont notre siècle a été témoin, en Egypte et en Assyrie. Après deux, trois, quatre mille ans de silence, les monuments ont parlé, et ont jeté une lumière vive et inattendue sur bien des difficultés bibliques.

Pour ce qui regarde l'Eglise, c'est dans les Archives des gouvernements européens, et surtout dans celles de l'Angleterre et du Vatican qu'on a fait les découvertes les plus intéressantes pour l'histoire et les plus consolantes pour nous. La libéralité de notre époque a fait ouvrir ces Trésors inestimables aux recherches des érudits. Permettez-moi de vous citer un seul exemple des réhabilitations qui en sont sorties.

Les historiens de l'Angleterre ont affirmé constamment que Henri VIII avait supprimé les monastères et confisqué leurs biens à cause de la paresse et de l'immoralité qui y régnaient. Ils l'ont affirmé sur la foi des rapports officiels des visiteurs du Roi qui dénoncèrent les monastères à la justice de leur Souverain. Que répondre à des témoignages si écrasants ? Les Catholiques même avaient fini par abandonner la cause.

Mais voilà qu'un Bénédictin, issu de ces mêmes monastères, faisant des recherches dans les archives publiques à Londres, a mis la main sur un dossier réservé du temps de Henri VIII, qui contenait les rapports confidentiels de ces mêmes visiteurs. Dans ces rapports ils déclaraient qu'ils n'avaient rien découvert dans ces monastères qui méritât un reproche. Il a trouvé aussi un carnet de celui qui dirigeait cette opération inique, Thomas Cromwell, dans lequel il avait noté les mesures qu'il prenait pour leur attribuer des crimes et amener leur destruction.

Ces révélations ont été publiées dans un ouvrage dont on a fait quatre ou cinq éditions.

Cela est un exemple entre mille ; c'est la réfutation péremptoire d'une calomnie atroce qui, pendant trois siècles, a couvert d'ignominie une multitude d'hommes et de femmes consacrés à Dieu, et l'Eglise, dont ils étaient les enfants. Il y a là une immense consolation pour nous, non seulement en voyant réhabiliter ces victimes de l'injustice, mais aussi en réfléchissant sur l'impression que doivent faire ces révélations sur tout esprit ouvert et juste.

Enfin, il y a un dernier élément à noter dans ce rapprochement intellectuel : c'est l'attitude de l'Eglise envers le mouvement des esprits de notre siècle. Il me suffira de vous indiquer la grande figure de notre Souverain Pontife, Léon XIII. C'est Lui qui a ouvert aux érudits, catholiques ou non, les trésors des Archives Pontificales, et qui a écrit à cette occasion, ces belles paroles. "Puisse surtout dans les sources ! Nous n'avons pas peur de voir publier les documents." C'est Lui qui a construit au Vatican un observatoire astronomique qui, aujourd'hui, prend sa part dans les travaux du monde scientifique. C'est Lui enfin qui, par une série de Lettres-Encycliques magistrales, a jeté un flot de lumière sur les grandes questions religieuses et sociales de notre époque. Il faut être ou ignorant ou pervers pour oser dire aujourd'hui que l'Eglise a peur de la lumière ou veut étouffer la science.

Voilà, messieurs, les quatre signes que je crois discerner d'un rapprochement sur le terrain intellectuel : le mouvement dans les idées religieuses, qui fait tomber les préjugés sectaires ; dans les idées religieuses, qui fait accepter le mystère, et par là même justifie la foi ; les révélations historiques et l'attitude sympathique du Chef de l'Eglise.

Pour conclure sur ce point, permettez-moi de vous dire un mot sur deux livres qui semblent marquer les deux termes du mouvement scientifique prévu par Bacon. Vous connaissez au moins de nom le Grand Dictionnaire de Larousse. Cet ouvrage date de trente ans plus ou moins. J'ai eu l'occasion de le feuilleter, et j'ai pu constater qu'il représente parfaitement la jeune science qui éloigne de Dieu. Les articles sur les matières religieuses ont été rédigés par des écrivains qui ont eu de ces sujets une connaissance bien imparfaite, et qui les ont traités cependant avec une assurance magistrale et une hostilité systématique. Pour eux tout ce qui est catholique est ridicule, absurde, odieux ; tandis que, pour M. Proudhon et ses trois principes, " Dieu c'est le mal ", " la propriété c'est le vol " et " Vive l'anarchie ! " ces disciples ont la parole pour expliquer, pour justifier, pour applaudir leur cher Maître.

C'est la science adolescente qui éloigne Dieu.

Mais voici un autre grand Dictionnaire, l'Encyclopédie de Chambers dont on vient de faire une nouvelle édition datée de 1896. Je m'en sers habituellement. Ce n'est pas un ouvrage catholique, c'est tout simplement un ouvrage impartial, qui pousse son impartialité jusqu'à laisser parler les chrétiens et même les catholiques. Les articles religieux sont, ou rédigés ou corrigés par des ministres de la religion, les articles sur les matières catholiques, par des catholiques connus. Pour ne citer qu'un seul volume, les articles sur l'Immaculée Conception, sur les Indulgences, sur l'Infaillibilité, sur l'Inquisition ont été soumis à l'approbation de S. E. le Cardinal Manning ; l'article sur les Jésuites à celle du T. Rev. P. Général de la Société.

L'Encyclopédie de 1896 me semble offrir deux contrastes avec celle de 1864.

D'abord la science de 1896 a fait des progrès, et paraît revenir sur certaines hypothèses hostiles à la foi chrétienne. Puis on n'y entend pas le ton moqueur, dédaigneux de Larousse : et les observations hostiles aux croyances religieuses se font d'une manière convenable, respectueuse. Ainsi cet ouvrage me fait penser à cette science plus profonde qui ramène les esprits vers Dieu. Encore trente ans et le rapprochement sera peut-être complet.

IV

Il me reste à vous parler du progrès que l'Eglise a fait en s'attirant le respect et la sympathie des cœurs par ses œuvres de charité héroïque. Le grand poète de l'Angleterre a dit quelque part :

One touch of nature makes the whole world kin.

Une seule parole, un seul mouvement dicté par la nature est compris, est ressenti de tous, comme par une grande famille. Cela

est vrai surtout quand cette parole, ce mouvement, est dicté par la tendresse, par l'amour. Le Divin Fondateur de l'Eglise nous l'a fait voir. C'est par Sa bonté, Sa tendresse envers les pauvres, les petits, les affligés, les pécheurs même, qu'Il s'est attiré tout le monde. Son Eglise n'a pas oublié cet exemple, et, depuis le commencement, elle enseigne et elle pratique largement, héroïquement les œuvres de miséricorde corporelle et spirituelle.

Pendant le XIXe siècle ces œuvres marchent toujours, et même sur une plus vaste échelle. Les écoles, les orphelinats, les hôpitaux se multiplient avec les Missions, et pour y fournir le personnel nécessaire, l'Esprit de Dieu a suscité de nouvelles congrégations dans lesquelles sont admis chaque année une multitude de jeunes catholiques, se dévouant à une vie de sacrifice et de charité, et s'il le faut à un exil lointain, malsain peut-être et perpétuel.

Je ne peux pas vous en donner la statistique. Elle remplirait un volume. Du reste, vous en savez déjà beaucoup, car c'est à la France que nous devons ce qu'il y a de plus illustre, de plus dévoué dans les rangs de la Charité chrétienne pendant ce siècle. Les noms des Petites Sœurs des Pauvres, de la Propagation de la Foi, de la Ste Enfance, des Pères Maristes, des Oblats de Marie Immaculée, de la Congrégation du St Esprit, des Pères Blancs, du Cardinal Lavigerie, ce sont quelques astres seulement dans une grande constellation.

Cet épanouissement de charité chrétienne dans notre siècle, attire, à coup sûr, les hommes de cœur et de bon sens. On voit cela dans les grandes villes de l'Angleterre protestante, où les religieuses, les Sœurs de Charité, les Petites Sœurs des Pauvres sont entourées de respect et reçoivent des secours généreux. Et tôt ou tard, le bon sens fera comprendre à tous que l'arbre qui porte ces fruits de charité, de dévouement héroïque, ne peut pas être mauvais, que l'Eglise qui inspire ces vertus célestes ne peut être une Eglise corrompue.

Messieurs, j'ai fini. J'ai voulu vous montrer que l'Eglise a fait dans notre siècle un triple progrès : progrès matériel sur la terre, progrès de rapprochement vers les esprits, progrès d'influence sur les cœurs. Je vous ai esquissé la diffusion remarquable qu'elle a opérée sur toute la terre habitée, je ne vois d'exception que l'Empire Russe. Je vous ai indiqué les causes ou les indices d'un rapprochement intellectuel ; indices que je crois avoir vus dans les faits ou les auteurs connus de tout le monde. Enfin, j'ai dit quelque chose de la charité héroïque que l'Eglise inspire à ses enfants, et qui ne manque pas de leur attirer le respect et l'admiration des hommes de bien.

Le siècle va bientôt finir, et nous allons entendre beaucoup de choses sur le progrès politique, scientifique, littéraire, social de notre époque. Il est naturel aussi que nous parlions du progrès de notre religion et de notre Eglise, non pour nous glorifier, mais pour nous encourager. L'Eglise aura toujours à lutter ; il vaut mieux lutter dans la confiance que nous avançons, et la douce espérance que les hommes de bien, qui désirent et cherchent la vérité, le trouveront bientôt dans la foi chrétienne et catholique.

Impressions de Rome

Nous avons le plaisir d'offrir à nos lecteurs un document vieux déjà de quelques années mais dont le temps n'a pas affaibli l'intérêt. C'est une lettre écrite en 1890 par un groupe de jeunes nègres chrétiens de l'Ouganda conduits à Rome et présentés au Souverain Pontife par le cardinal Lavigerie et Mgr Livinhac. Elle vaut à tous les points de vue la peine d'être lue :

Rome, le 16 octobre 1890.

A nos amis du Bugunda : Gabriel le grand général, Cyprien le grand intendant des cuisines royales.

Nous vous avons écrit beaucoup de paroles de Paris, capitale de la France. Aujourd'hui nous vous écrivons de Rome, capitale de tous les catholiques. Pour nous rendre de Paris à Rome nous sommes entrés dans les grandes caisses dont nous avons parlé et qu'on appelle chemins de fer. Nous en sortîmes pour voir une grande ville qui s'appelle Lyon : on nous conduisit dans une maison qui est sur une petite montagne. Nous y avons trouvé beaucoup de prêtres qui priaient. Ces prêtres s'appellent les Chartreux. Ils nous ont fait préparer une bonne nourriture. Nous avons mangé du pain et de la viande. On nous a donné le pombi des blancs qu'on appelle vin. Quand nous eûmes mangé, on nous appela pour faire notre image. Vous serez contents d'apprendre comment on fait ces images que vous aimez tant. Je vais vous le dire. On a une boîte qui a trois jambes, elle est habillée d'une étoffe noire. Celui qui veut faire l'image nous dit : Tous, asseyez-vous là, devant la boîte ; vous autres, tenez-vous debout, regardez de ce côté. Puis il cache la tête dans l'étoffe qui habille la boîte, puis il apporte le papier en le tenant aussi caché dans une étoffe. Il craignait peut-être que ceux qui étaient là apprennent à faire des images.

Tout à coup il nous dit : ne remuez pas. Il ouvre la boîte de l'autre côté ! il la ferme et il nous dit : c'est fini. Toutes nos figures étaient entrées dans la boîte. Il faut beaucoup de temps pour les faire sortir, et nous ne les avons pas encore vues. Un prêtre qui s'appelle Mgr Morel vint nous chercher pour nous faire promener. On nous a dit que c'est lui qui fait les papiers où se trouvent les images de tous les pays du monde que les Pères nous montrent souvent dans le Bugunda. Les missionnaires de tous les pays lui envoient des lettres, et, dans les lettres, ils écrivent des maisons et des hommes, et il met tout dans son papier, et ainsi on a des nouvelles de ceux qui instruisent les hommes au loin. Cet homme est très bon ; il aime beaucoup les Bagandas et il irait les voir s'il n'avait pas tant de travail. Il nous a conduits

sur une autre montagne où il y a une belle église de la Sainte Vierge. Elle s'appelle Notre-Dame de Fourvière. Après avoir prié, nous sommes entrés par une porte dans une maison qui ressemblait à un tambour et dans ce tambour il y avait un chemin qui montait en tournant, on tournait toujours et on montait toujours. Les jambes nous faisaient mal. Quand nous sommes arrivés sur la maison, il y avait de grandes statues d'or qui brillaient comme le soleil, on voyait au loin toute la ville et toutes les campagnes. Nous avions peur de regarder en bas : notre tête tournait, les hommes paraissaient petits comme des poules. Une fois descendus, nous entrâmes dans les caisses d'un chemin de fer qui descendirent dans un trou et nous déposèrent au bas de la montagne. Le prêtre qui nous conduisait nous fit monter sur une grande barque qui marche toute seule sur le Nyanza de la ville et nous arrivâmes chez nous. Les hommes de cette tribu sont tous bons, ils nous regardaient avec bonté et ne criaient pas. Nous sommes partis la nuit toujours en chemin de fer ; et le matin nous étions à Marseille chez la personne charitable qui nous avait si bien reçus à notre arrivée. Le lendemain nous sommes allés entendre la messe dans une église de la Sainte Vierge (Notre-Dame de la Garde). Cette église est bâtie sur une montagne. De là on voit la ville et la mer. Nous y avons vu l'évêque du pays. Il dit la messe pour nous : Arsène et Jean-Baptiste la servirent. Nous eûmes tous le bonheur de faire la sainte communion. Cet évêque est un vieillard vénérable : il a la bonté sur son visage : quand nous eûmes remercié Dieu, il nous fit donner le café et nous bénit ; à midi nous sommes allés dans la maison du Cardinal Lavignerie notre père. Il nous avaient invités à manger avec lui ; on avait étendu par terre une grande étoffe blanche sur laquelle on avait posé des patates d'Europe, des œufs, du poisson, des raisins et du pain doux comme du miel, mais pas de viande parce que c'était un vendredi. Le Cardinal, l'évêque de Marseille, Mgr Livinhac et le Père Girault, étaient assis autour d'une table ; nous étions confus d'être traités avec tant de bonté par les grands de l'Église : nous n'osions pas lever les yeux ni parler. Vous le voyez, ceux qui connaissent Dieu s'aiment comme les enfants de la même mère.

Le mardi matin nous arrivions à Rome. En entrant dans cette grande ville nous disions : c'est ici la capitale de toutes les capitales, la capitale du royaume de Jésus-Christ, qui s'étend sur toute la terre. Le Bon Dieu est bien bon ; il nous a aimés beaucoup ; il nous a choisis au milieu de nos frères qui ne le connaissent pas. Il nous a appris à le connaître, à l'aimer. Maintenant il nous conduit ici pour voir la capitale de son royaume et celui qui tient sa place sur la terre. Nous vîmes deux prêtres blancs, qui venaient nous chercher. Ce sont les frères des Pères du Buganda. Leur travail est de voir le Pape et de lui porter les lettres qui viennent du Buganda, et d'envoyer au Buganda les lettres qu'écrit le Pape. Arrivés dans leur maison, nous sommes allés dans leur église remercier Dieu de nous avoir protégés durant notre long voyage.

Après le repas de midi, on nous a conduits visiter les tombeaux des premiers chrétiens. Après avoir voyagé longtemps

nous avons rencontré des hommes habillés d'une étoffe qui ressemble à notre étoffe d'écorce d'arbre, et ils ont la tête rasée. Ces hommes quittent tout pour prier et faire le bien ; ils ne mangent jamais de viande, ils jeûnent tous les jours ; ils ne parlent que lorsque leur grand le leur permet. Ils ont quand même la joie sur la figure. Arrivés comme devant une grotte, nous descendîmes, nous descendîmes : plus nous descendions, plus il y avait du froid et des ténèbres. On nous donna à chacun une corde entourée de cire : on alluma ces cordes et nous y vîmes un peu, mais il faisait toujours froid.

Nous marchions, nous marchions comme dans un chemin : dessus il y avait de la terre ; à droite et à gauche il y avait de la terre et nous ne trouvions jamais la fin du chemin. Notre conducteur s'arrêtait et nous parlait ; Monseigneur nous disait en buganda ces paroles : A droite et à gauche du chemin il y a comme des lits creusés dans la terre, les uns au-dessus des autres. Les premiers chrétiens déposaient leurs morts dans ces lits ; un grand nombre de ces morts ont été tués par ceux qui n'aimaient pas Dieu. Les grands de Rome ont tué beaucoup de mille et de cent mille chrétiens. Ils leur disaient : Laissez la religion de Jésus-Christ ; si vous ne la laissez pas, nous vous tuerons. Les chrétiens disaient : Nous ne pouvons laisser la véritable religion ; et on les tuait. On les empêchait de construire des églises. Ils se réunissaient dans ces lieux souterrains pour prier, entendre la parole de Dieu et recevoir les sacrements. Nous nous sommes mis à genoux et avons recité un *Pater* et un *Ave* en notre langue pour demander la force de ressembler aux chrétiens des premiers temps ; nous pensions à nos frères de Buganda qui sont morts pour la foi. Nous sentions une grande joie dans l'âme en pensant qu'en ce moment ils nous regardaient du ciel où ils sont heureux avec les martyrs dont nous visitons les tombeaux. On nous montra des vases qui avaient contenu le sang de ces martyrs : moi Léon, en les voyant, je pensais au sang de Jésus, je me disais : Le sang de Jésus a été la semence d'où sont sortis tous les martyrs et tous les chrétiens, et nous, chrétiens du Buganda, nous sommes aussi sortis de cette semence. Pour parcourir ces églises souterraines il faudrait plus d'un mois ; nous n'en vîmes que quelques-unes et nous rentrâmes à la maison ; la pensée des martyrs était dans notre esprit ; nous disions : Ceux qui meurent pour Dieu sont les plus heureux des hommes.

Ce soir-là nous avons mieux prié.

Le lendemain on nous conduisit dans l'église bâtie sur le tombeau de saint Pierre. En entrant dans cette église, il nous sembla que notre âme sortait de notre corps. Cette église est si grande que cinq fois dix mille hommes peuvent y entrer. Elle est haute, haute, haute ; si on plaçait une grande maison de Kabaska, notre roi, sur une autre grande maison et une troisième grande maison sur cette grande maison et qu'on mit ainsi dix maisons l'une sur l'autre, on n'arriverait pas au sommet de l'église de Saint-Pierre. On marche sur des pierres qui ressemblent par leur couleurs et leurs images à des étoffes de Chiti. Elles brillent comme des miroirs, et l'église tout entière est bâtie avec ces pierres et il y a plus de mille statues faites en pierres blan-

ches et polies comme l'ivoire. Quand on tourne autour on trouve de tous côtés comme des églises toujours plus belles, toujours plus belles. Nous regardions ces magnifiques choses et nous disions : Dieu donne beaucoup d'esprit à ceux qui travaillent pour lui. Nous nous sommes mis à genoux près du tombeau de saint Pierre. Nous disions : Là est le corps du chef des apôtres, le premier pape. Son âme doit nous regarder du haut du ciel et se rejouir de voir des Bagandas venus de si loin prier près de son tombeau. On nous dit : Montons sur l'église et nous avons marché en tournant longtemps, longtemps. Nous étions très fatigués ; nous sommes arrivés en un endroit près du sommet. De là on voyait loin ! loin ! des maisons et des maisons, des campagnes et des campagnes. Les hommes qui se promenaient en bas étaient petits des nos hattes. Nous avons vu une cloche grande comme une de nos huttes. Quand on la frappe, on l'entend loin comme de Mengo à Kasubi. Nous avons trouvé une échelle de fer et nous sommes entrés dans une boule de cuivre qui se trouve au haut de l'église ; sur la boule il y a une grande croix. Nous avons vu cette boule d'en bas : elle paraissait petite comme un œuf d'autruche. Le Père Girault nous avait dit : nous entrerons tous ensemble dans cette boule. Nous avons ri et répondu : tu mens... Il n'avait pas menti.

Nous n'avons rien vu de si beau, dans notre voyage, que l'église de Saint-Pierre. Quand nous sommes rentrés, nous avons parlé beaucoup de cette merveille ; mais moi Léon qui fais la lettre, je ne puis trouver de paroles pour écrire ce que nous avons vu. Le soir nous sommes allés visiter les deux églises de Saint-Paul ; nous entrâmes d'abord dans celle qui est bâtie sur son tombeau. Elle est grande, grande et brillante, brillante. Les colonnes qui portent le toit sont faites chacune avec une seule pierre qui brille comme du cuivre bien poli ; elles sont plus élevées et plus grosses que nos plus grands *mivoulés* ; sur les murs il y a l'image de saint Pierre et l'image du pape, qui gouverna l'Eglise après saint Pierre et l'image de tous les papes jusqu'au pape d'aujourd'hui. Ces images sont faites avec des pierres brillantes. Je ne puis vous dire combien tout cela est beau ni ce que nous sentions dans le cœur en le voyant.

De là, nous sommes allés plus loin dans la campagne voir l'église bâtie à l'endroit où saint Paul fut tué. Ceux qui la gardent sont des prêtres comme ceux qui gardent les tombeaux, qui jeûnent, prient et se taisent. Ils font tout cela pour gagner le ciel. Leur grand vint nous recevoir ; il avait la bonté et la joie sur la figure. Il nous montra la colonne de pierre à laquelle les méchants attachèrent saint Paul pour lui couper la tête. Puis il nous dit : La tête tomba là, et là Dieu fit sortir cette fontaine ; elle sauta et retomba en cet autre endroit et Dieu fit sortir cette seconde fontaine ; elle sauta encore et s'arrêta à ce troisième endroit et Dieu y fit sortir cette troisième fontaine. Nous avons bu de l'eau des trois fontaines et récitée à genoux le *Pater* et l'*Ave* en notre langue. Nous nous disions dans notre cœur : Saint Paul a aimé beaucoup Jésus-Christ, il a souffert de grandes souffrances pour son amour. Dieu, en faisant jaillir les trois fontaines, a fait comprendre aux hommes qu'il aimait saint Paul et qu'il aimerait tous les chrétiens qui souffriraient pour lui. Le cœur nous faisait

mal, et moi Léon je pleurais. Je ne versais pas des larmes de tristesse, je ressentais au contraire une grande paix.

Le supérieur des hommes qui prient toujours et qui jeûnent toujours (Trappistes) nous conduisit dans une autre église. Il nous dit : Ici on a tué 20,000 soldats et leur chef qui ne voulait pas renoncer à Jésus-Christ. Leurs corps reposent ici. De là on nous conduisit dans une maison où il y avait une grande table et sur la table il y avait du pain et des raisins et du vin et des assiettes et des verres, et devant la table un joli siège pour chacun de nous et on nous dit : asseyez-vous et mangez. Nous avions honte de boire et de manger comme les grands seigneurs du pays et nous nous disions : ceux qui aiment le bon Dieu sont bien bons.

Le vendredi matin le P. Girault nous dit : lavez-vous bien ; enlevez la poussière des habits, habillez-vous bien. Sur les souliers mettez la graisse noire. Aujourd'hui le Cardinal nous conduira chez le Pape. Nous étions contents et nous fîmes ce qu'on nous disait. A midi le P. Girault nous conduisit à la maison du Pape; nous arrivâmes devant une grande porte, si grande qu'on pourrait y faire passer une maison du Buganda, auprès de laquelle se tenaient des hommes habillés de rouge. Ils tenaient à la main quelque chose qui ressemblait à une lance, mais ce n'en était pas cependant. Ce sont les soldats du Pape. Ils n'ont pas de fusils parce qu'ils ne font jamais la guerre. Par un chemin de pierres large comme les chemins de la capitale du Buganda, on monte dans les appartements qu'habite le Pape et qui sont sur d'autres maisons. On marche sur des nattes et de tous côtés il y a comme des étoffes de soie. Arrivés auprès de la maison du Pape, nous nous tenions debout. Le cœur nous battait. On nous dit : Asseyez-vous. Nous eûmes honte de nous asseoir, nous, pauvres bakopis du Buganda, sur des chaises de soie, dans la maison du représentant de Jésus-Christ. Le pape était dans une autre maison (chambre) avec le Cardinal et Monseigneur Livinhac.

Le pape sortit et vint dans la chambre où nous attendions. Moi Léon, je tremblais comme le Mpevo (petit antilope) dans les mains du chasseur. Mon cœur battait, battait. Le pape est un homme tout blanc. Les cheveux sont blancs, sa calotte est blanche. Sa figure et ses mains sont très blanches, sa robe et ses souliers sont blancs. Le Cardinal, Mgr. Livinhac et le P. Girault étaient à ses côtés avec des évêques habillés de belles étoffes. Le P. Girault nous avait dit : Quand le pape paraîtra, vous vous mettez à genoux une fois, vous vous lèvez, et vous vous mettez à genoux une seconde fois, et vous ferez ainsi une troisième fois, et vous baiserez la croix d'or qui est sur les souliers blancs du pape. Nous nous mîmes tous à genoux une première fois ; nous voulions faire tout ce que nous avait dit le P. Girault, mais le pape nous fit approcher : il souriait, ses yeux nous regardaient avec bonté. Notre cœur était dans la joie ; moi Léon, qui écris, j'éprouvais le même bonheur qu'au jour de mon baptême et qu'au jour de ma confirmation et qu'aux jours de communion en me trouvant si près du chef de l'Eglise, du représentant de Jésus-Christ lui-même : Oh ! mes amis, je ne puis vous écrire ce que je sentais dans le cœur. Le pape nous dit : Je suis heureux de vous voir et d'apprendre que beaucoup de vos frères pratiquent

bien la religion. Pratiquez-la toujours ainsi jusqu'à la mort. Nous lui demandâtes une médaille. Il se leva et alla dans une autre chambre les chercher lui-même. Il en déposa une dans la main de chacun de nous. Les Kabaka de notre pays ne sont pas si bons. Il nous bénit et nous partîmes. Nous n'oublierons jamais ce beau jour.

Notre lettre est bien longue, et cependant il nous reste beaucoup de choses à dire. Pour les dire toutes il faudrait écrire tous les papiers d'un livre grand comme le livre de la messe.

Dans la ville de Rome il y a plus de trois cents églises où l'on garde les corps des saints. Dans l'une on nous a montré un morceau de la Croix de Jésus, des épines qui percèrent sa tête, un des clous qui servirent à l'attacher à la croix. Cette vue nous fit grande impression. Nous avons vu aussi un grand morceau de la Croix du brigand qui se convertit sur la montagne du Calvaire quand il vit le Fils de Dieu attaché à la croix près de lui. Vous savez que ce brigand est devenu un saint. Moi, Léon, j'ai pensé : j'étais un brigand, Dieu m'a converti ; il y a encore beaucoup de brigands sur la terre du Buganda, et j'ai demandé au bon larron de prier Jésus de les convertir.

Un jour nous sommes allés nous promener dans une grande maison ronde, très haute et très grande. Au milieu il y a une grande cour. Les anciens rois de Rome faisaient porter des lions et des tigres dans des grottes qui se trouvent sous la grande cour. Ils y faisaient conduire ceux qui priaient, et déchaînaient les lions qui venaient les dévorer. Les sauvages de ces temps-là étaient assis sur des bancs qui sont au-dessus des grottes des lions et de la cour, et ils regardaient les lions qui mangeaient les chrétiens. Vous voyez que Chitani (démon) fait la même chose partout.

La ville de Rome est grande comme de Mengo à Nateté et à Kikebezi. Partout il y a des maisons, et toutes sont en pierres. Il y a de grandes places, et dans les places des bœufs de pierre, qui vomissent de l'eau. Il y a beaucoup d'eau dans cette ville, et toute l'eau sort de la bouche des bêtes de pierre, ou par des canons de fer, qui sont comme des canons de fusil. Il y a des gens bien habillés, comme à Paris ; mais il y en a beaucoup de mal habillés. Ceux qui étaient mal habillés criaient en nous voyant : ils riaient beaucoup, mais ne nous jetaient pas de pierres.

Nous allons quitter Rome. Six iront à Malte : Paoli, Caroli, etc.

Les huit autres : Léon, Joanna, etc., iront à Alger pour étudiant.

Priez pour nous, nos chers amis, nous prions pour vous.

C'est moi Léon, qui ai écrit toutes ces paroles. Priez beaucoup pour moi. Je désire être Frère. Demandez à Dieu de m'aider. Vous savez que je suis porté à la colère ; demandez pour moi la douceur de Jésus-Christ. Je penserai souvent à vous en entendant la messe et en récitant le chapelet.

LÉON, JOANNA, etc.

Le mouvement catholique

AU CANADA

Nos réformateurs progressistes se sont-ils assez lamentés sur l'infériorité de la seule province catholique de la Confédération canadienne, en matière d'instruction publique ? Nous a-t-on jeté assez souvent dans les jambes la proportion considérable d'illettrés que nous ont faite des causes incontrôlables ? Au lieu de remonter à des temps où il nous fallait d'abord songer à vivre avant de nous développer, il eût été plus rationnel d'établir une comparaison portant sur la jeunesse actuelle fréquentant les écoles dans notre province catholique et dans les provinces protestantes. Une sotte résolution adoptée par l'Union des Tempérancières canadiennes, dans une réunion récente à Ottawa, a fourni à l'honorable Boucher de LaBruère, surintendant de l'Instruction publique dans notre province, l'occasion d'établir cette comparaison entre les deux provinces d'Ontario et de Québec. Surpris par l'attaque inconsidérée autant qu'inconvenante dirigée ainsi contre la province de Québec, un prêtre catholique d'Ontario, M. l'abbé Minehan, écrivit à l'honorable M. de LaBruère pour savoir ce qu'il y avait de vrai dans cette accusation d'ignorance. La réponse ne se fit pas attendre et elle fut concluante.

Les chiffres officiels constatent, répondit en somme le surintendant, que la moyenne des enfants fréquentant les écoles primaires est de 76 pour cent à Québec et de 56 pour cent seulement à Ontario.

Pour ce qui concerne l'éducation supérieure, c'est-à-dire les collèges et les universités, on y trouve une proportion de 8.07 par chaque 10,000 de population à Ontario, tandis qu'à Québec on y trouve une proportion de 36.71 par 10,000.

Enfin Ontario compte 0.34 par mille de sa population dans les asiles d'aliénés, tandis que Québec n'en compte que 0.26½.

En aurons-nous enfin fini avec ces accusations extravagantes auxquelles trop des nôtres servent de porte-voix ? Ce n'est pas à espérer, car le fanatisme est sans cesse à l'œuvre, guettant l'occasion de lancer de nouvelles calomnies contre des institutions qu'il déteste par le seul fait qu'elles sont et l'honneur et la force du catholicisme. Mais la réponse sera toujours victorieuse, et il

suffira pour cela de laisser parler la pure et simple vérité, débarrassée des nuages dont trop souvent on se plait à l'entourer.

Mgr Emile Legal vient d'arriver d'Europe en compagnie du Rév. P. Nierer, O. M. I., et de M. l'abbé Beillever. Ils se rendent à Prince Albert (Alberta). Comme on le sait, Mgr Legal est le coadjuteur de Mgr Grandin. Le Père Nierer est le supérieur de la maison des Oblats à Saint-Albert. M. Beillever est curé d'une importante paroisse du diocèse.

Quatre révérendes Sœurs de Notre-Dame des Missions de Lyon les accompagnent. Elles vont fonder une école pour les sauvages au lac Croche, dans le diocèse de Manitoba, dont le Rév. P. Campeau, O. M. I., est le directeur.

Mgr Legal passera une dizaine de jours dans notre province, mais ses compagnons partent mardi matin par le train de l'ouest. Le Rév. P. Lacasse accompagnera Mgr Legal dans son voyage. Le Père Desmarais est rendu à Dawson City, dont il devient le missionnaire desservant.

Il y a au Klondyke, district du Yukon canadien, trois Rév. Pères Oblats de Marie Immaculée, un Rév. Père Jésuite, qui quittera au printemps pour retourner dans l'Alaska, un prêtre séculier et un frère convers Oblat. Le Rév. Père Gendreau est le supérieur des missions de ce district ; il a sous sa direction les Rév. Pères Desmarais et Lefebvre, O. M. I., et aussi un prêtre séculier du diocèse de St-Boniface, M. l'abbé Corbeil, ancien missionnaire colonisateur et neveu de Mgr Routhier et de M. le juge Routhier.

Le Rév. Père Gendreau, bien qu'âgé de 64 ans et accoutumé à tout le confort de la vie civilisée, a bien voulu se dévouer pour travailler au salut des âmes dans ce pays perdu. C'est un missionnaire plein de générosité, qui a occupé un poste de confiance au Collège de St-Hyacinthe avant que d'entrer chez les Rév. Pères Oblats. Comme procureur à l'Université d'Ottawa, il a donné des preuves de son habileté d'administrateur. Ses deux compagnons sont aussi des missionnaires intrépides et expérimentés. Notre excellent confrère du *Manitoba*, qui nous fournit ces renseignements, ajoute : "Voilà les hommes de Dieu qui vont devenir les convertisseurs et les consolateurs d'un grand nombre de nos compatriotes. Pendant que d'autres courent à la poursuite de l'or, eux iront à la conquête des âmes. C'est une gloire et une bénédiction pour notre pays en même temps que pour la congrégation des Rév. Pères Oblats, qui n'est étrangère à aucun dévouement.

Gloire et honneur aussi aux Révdes Sœurs de Sainte Anne de Lachine, qui partagent les labeurs des missionnaires ; elles sont les dignes émules de nos intrépides Sœurs Grises."

Mgr. Langevin, empêché d'assister au congrès de colonisation tenu récemment à Montréal, a chargé le R. P. Blais, O. M. I., de l'y représenter. Il avait, du reste, fait connaître ses aspirations et ses vœux dans une très belle lettre, d'où nous extrayons les passages suivants qui donnent une idée des progrès religieux accomplis dans l'immense pays de mission formant son archidiocèse :

Il y a vingt ans, nous n'avions que six paroisses canadiennes en formation ; aujourd'hui il y en a plus de trente-cinq bien organisées, et dix autres se forment en ce moment ! Deux nouvelles colonies prêtes à recevoir un prêtre se sont formées depuis deux ans. Dans certaines paroisses, on a acheté jusqu'à quarante propriétés depuis à peu près un an. Il y a vingt-cinq ans, quelques églises seulement existaient dans le pays et le nombre des prêtres était bien restreint ; aujourd'hui l'on compte quarante-six églises ou chapelles où des prêtres résident, et près de cinquante postes visités par les missionnaires, trente-quatre prêtres séculiers, quarante-sept religieux, six communautés d'hommes, sept communautés de femmes, dont six vouées à l'enseignement. Depuis cinq ou six ans, la population de certaines paroisses a plus que doublé. A Notre-Dame de Lourdes, par exemple, il n'y avait que six ou sept familles, il y a six ans, et elles étaient comme campées dans les bois de tremble de la montagne ; aujourd'hui le vénérable Dom Benoit, des Chanoines réguliers de l'Immaculée Conception, compte près de 200 familles de langue française !

Il y a cinq ans, M. l'abbé Gaire arrive d'Europe et plante son bâton de missionnaire au milieu d'une grande clairière déserte ; aujourd'hui il y a deux paroisses et une mission qui ont surgi comme par enchantement dans le désert. "Pinguenscent speciosa deserti." (Devise du diocèse). Et l'arrivée de nouvelles familles de France, de Belgique, d'Irlande, des Etats-Unis, d'Allemagne, d'Autriche et d'ailleurs nous fait espérer de plus rapides progrès pour l'avenir. Depuis six ans, nous avons construit dans le diocèse, malgré notre misère, deux églises en pierre, deux églises en briques, trois églises et sept chapelles en bois, outre quatre couvents ; et si l'ennemi du bien ne renverse pas nos espérances, nous aurons bientôt plus de cent vingt-cinq écoles catholiques. Je n'ai pas à parler ici du progrès accompli au milieu des sauvages qui sont au nombre de plus de 14,000 ; mais tout en faisant appel aux colons, je tiens à rappeler que nous sommes encore un pays de missions secourues par l'œuvre admirable de la Propagation de la Foi de Paris et de Lyon ! (c'est la digression bien pardonnable de l'évêque-missionnaire qui n'oublie pas les petits et les faibles toujours chers à son cœur.)

Plus loin, le vaillant évêque ajoute :

Loin de désespérer de l'avenir, nous aimons à croire que le " Christ qui aime les Francs " veille sur nous, et qu'il se souvient des grandes œuvres et des sacrifices héroïques des chrétiens intrépides et illustres, des incomparables missionnaires, qui ont donné comme une sorte de consécration à nos terres encore vierges. Nous croyons qu'il nous sera donné de recouvrer bientôt nos droits et nous pouvons, dès maintenant, répondre à tous les prophètes de malheur qui seraient tentés de désespérer de nous : " Non moriar, sed vivam, et narrabo opera Domini ". Je ne mourrai point, mais je vivrai pour chanter les œuvres du Seigneur".

Veuille Dieu se montrer propice aux vœux de son saint évêque et, en récompense des sacrifices et des dévouements sans nombre qui ont préparé la moisson divine dans ces lointaines régions, rendre à ce pays troublé la paix religieuse dont il a si grand besoin, mais une paix assurée d'où puissent sortir des résultats durables et qui ne soient pas à la merci du premier agitateur venu ! Des hommes à courtes vues, mais à malice intense, y ont voulu étouffer le catholicisme, pour ainsi dire dans son berceau. Hérode aussi voulut tuer le Christ dans son berceau. Mais le Christ a vécu, il vit et vivra jusqu'à la fin des siècles. Hérode est mort, et son nom chargé d'opprobre n'a traversé les âges que pour permettre au souvenir de sa cruauté impuissante de servir de leçon aux puissants qui s'égarent en des complots ténébreux, que la Sagesse infinie se fait un jeu de déjouer, à l'heure marquée par Elle dans ses décrets éternels.

Neus extrayons ce qui suit de la Lettre pastorale que Mgr. Lorrain a adressée à ses ouailles au sujet de l'érection en diocèse du vicariat apostolique de Pembroke :

Le diocèse de Pembroke, à sa naissance, compte 3 églises, 37 chapelles, 4 couvents, 3 hôpitaux, 24 paroisses, 33 missions, avec une population catholique d'à peu près 40,000 âmes, y compris 3,500 sauvages ; paroisses et missions desservies par 36 prêtres, dont 25 séculiers et 11 réguliers.

AUX ÉTATS-UNIS

Le nouveau délégué apostolique à Cuba, Mgr P.-L. Chapelle, archevêque de la Nouvelle-Orléans, est de retour d'Europe. Pendant son séjour à Rome, il a eu de longues conférences avec le Pape au sujet de sa mission. Mgr Chapelle commencera bientôt la réorganisation de l'Église à Cuba et à Puerto-Rico.

Nous lisons ces jours-ci dans l'*Indépendant*, de Fall River, Mass. :

Un américainiste, M. Murphy, qui écrit dans la revue intitulée : " The Open Court ", livraison de novembre, laisse entendre que son école ne croit pas au pouvoir temporel du Pape.

Il se demande, en outre, à l'instar de certains prélats américains, si l'Eglise doit être catholique, c'est-à-dire universelle, ou simplement nationale, c'est-à-dire italienne.

La question est assez risquée, n'est-ce pas ?

Mais ce n'est pas tout. Les américainistes vont plus loin, en disant que " si l'Italie est un pays décadent, pourquoi l'Eglise serait-elle dirigée plus longtemps par des Italiens ? "

Quand des enfants commencent à discuter l'autorité de leur père, ils sont bien près de la méconnaître !

Nous laissons à notre confrère la responsabilité de cette analyse d'un écrit que nous n'avons pas vu. Le langage qu'il fait tenir à son personnage ressemble plutôt à une charge qu'à toute autre chose dans la bouche ou sous la plume d'un catholique. Mais on ne saurait montrer les conséquences extrêmes à tirer de l'américanisme en plus instructif repoussoir, quand on rapproche ce catholicisme bâtard du catholicisme vrai, avec son harmonieuse unité dans l'universalité, le signe dont l'a marqué son divin fondateur.

Mgr. O'Gorman, évêque de Sioux Falls, a parlé récemment, au cours d'une entrevue, de l'ère de prospérité que traverse en ce moment le Dakota-Sud, prospérité qui va permettre aux catholiques d'ériger un certain nombre d'églises dont le besoin se fait sentir. On s'attend à voir le catholicisme faire des progrès rapides dans cette région d'ici à quelques années.

D'investigations faites récemment par les soins du *New-York Herald* est sortie la constatation que dans 21 villes des Etats-Unis, comprenant New-York, Chicago, Boston, Philadelphie, Baltimore, San Francisco, Cincinnati, St. Paul, Pittsburg, Omaha, Cleveland et une douzaine d'autres villes moindres, pas moins de 8 844 divorces ont été demandés et 6,608 accordés en 1897, soit une moyenne pour chacune de 402 demandes faites et de 275 divorces accordés. Les chiffres pour 1898, à venir jusqu'au 1er octobre, sont de 6,734 divorces demandés et 3,187 accordés.

Un vrai paradis de Mahomet où le diable fait sa moisson d'enfer.

AUTRES PAYS

ITALIE.—Sa Sainteté Léon XIII vient d'adresser à l'illustre cardinal Langénieux, archevêque de Reims, une lettre très élogieuse dont nous publions le texte dans la présente livraison de notre revue.

—Nos lecteurs savent que depuis les jours de sa jeunesse Léon XIII emploie ses rares loisirs à ciseler des strophes latines, à célébrer en vers les événements de sa vie privée et ceux de l'histoire. Tout dernièrement il écrivait une ode sur la mort tragique de l'impératrice d'Autriche et l'on dit aujourd'hui que, sur la demande du comité promoteur de l'hommage universel à Jésus-Christ pour le début du XXe siècle, il est à composer une ode destinée à célébrer les bienfaits de la Rédemption.

Cette ode sera mise en musique par l'abbé Perosi, le fameux musicien dont les oratorios sur la résurrection de Lazare et sur celle de Notre Seigneur font salle comble en Italie.

Le talent poétique de Léon XIII est de réelle valeur et ce n'est pas seulement parce qu'ils sont l'œuvre du Pape qu'on loue ses poèmes. Henri des Houx, l'ancien rédacteur en chef du *Journal de Rome*, écrivait récemment à ce sujet :

Il (Léon XIII) a abordé tous les genres et sa lyre a toutes les cordes. Il manie tous les mètres. Ce n'est pas un plagiaire des poètes antiques. C'est un original.

Il manie la langue latine comme sa langue maternelle. Ses poèmes ont la grâce des œuvres les plus exquises de la Renaissance. Il ne s'élève pas jusqu'à un lyrisme exubérant. Même quand il enfourche Pégase, il n'oublie pas la politique et les affaires. Mais il parvient à prendre rang parmi les maîtres, grâce à la parfaite justesse des termes, à la précision, à la sobriété de l'expression et à l'harmonieuse cadence du vers. C'est assurément le prince des poètes latins de notre siècle et ses ouvrages méritent d'être médités par nos jeunes humanistes.

—Une bonne nouvelle transmise d'Italie à la *Croix* et qui réjouira profondément tous les amis de Dom Bosco et de ses œuvres :

Mgr Richelmy, archevêque de Turin, adresse à ses diocésains, par ordre de la Congrégation des Rites, une lettre pastorale où il leur demande de recueillir les écrits du serviteur de Dieu, et de les remettre, soit en original, soit en copie authentique, à la curie épiscopale de Turin. Un délai de deux mois, à partir du 5 novembre, est fixé pour l'accomplissement de cette formalité qui est la base indispensable du procès de béatification et canonisation, qui s'ouvrira à Turin, pour être ensuite porté à la Sacrée Congrégation des Rites.

—Un courant d'opinion très sérieux et favorable à l'amnistie pour les prisonniers politiques, au nombre desquels compte Don Albertario, se propage en Italie.

—Son Eminence le cardinal Gotti vient d'être nommé membre du Saint-Office.

—Le Pape a promis au cardinal Satolli des fonds pour augmenter les locaux des Ecoles catholiques de Rome, à cause du nombre toujours croissant des élèves.

—La Congrégation des Rites vient de régler l'usage de la langue paleoslave, l'accordant à ceux qui n'en n'ont pas l'usage *ab antiquo*.

—La clôture de l'exposition d'Art Sacré de Turin a eu lieu au commencement de novembre dans l'église du Saint-Cœur de Marie de Turin, sous la présidence de Mgr. Richelmy, archevêque de cette ville.

Cette exposition a surtout été piémontaise.

FRANCE.—Le journal le *Temps* publiait au commencement de novembre l'information suivante qui a tout de suite provoqué une tempête dans la presse française :

L'Union républicaine du Sénat, réunie sous la présidence de M. Guyot, du Rhône, a nommé une commission composée de MM. Rambaud, Clamageran, Dusolier et Pozzi, chargée d'examiner les moyens capables d'empêcher l'envahissement des écoles nationales par les élèves des institutions congréganistes, et, pour ce faire, de rétablir le certificat d'études.

Il est juste de remarquer que l'odieux projet ainsi annoncé a soulevé des protestations jusque dans les rangs du vieux parti républicain.

A quoi aboutirait-il en définitive ? A mettre hors la loi la moitié de la jeunesse française, à fouler aux pieds tous les principes d'égalité et de liberté, à abaisser le niveau intellectuel dans les grandes écoles puisqu'enfin on n'y entre qu'à la suite d'un concours et que si les élèves des Congréganistes y obtiennent leur admission c'est parce qu'ils sont les plus forts. Comme si la France avait trop d'hommes supérieurs !

Se trouvera-t-il dans les chambres françaises une majorité assez ennemie de la liberté pour faire passer dans les lois ce projet évidemment né de toutes les rancunes maçonniques contre les écoles catholiques et contre les officiers sortis de ces écoles et qui ont le malheur de ne pas admirer Dreyfus ? Nous l'ignorons, mais nous devons faire tout de suite une constatation, c'est que l'atti-

tude des sénateurs de l'Union républicaine constitue le plus grand éloge que les écoles libres aient reçu depuis longtemps.

Pourquoi en effet, chercherait-on, au mépris de toutes les déclamations libertaires, à interdire aux élèves des écoles libres de prendre part aux concours d'admission aux grandes écoles si on ne les craignait ? Et qu'est cette crainte, sinon une reconnaissance implicite de leur grande valeur intellectuelle ?

—“ Les nations catholiques doivent être poursuivies et vaincues par les nations protestantes. Une fois ce résultat obtenu, on n'aura qu'à souffler sur le protestantisme pour le faire disparaître, et nous arriverons à l'athéisme légal ” (Paroles dites au cardinal Pitra, à Vienne, en l'année 1859, par un personnage célèbre).

“ Nous devons d'abord ménager et même flatter les protestants. Nous avons besoin d'eux ; mais le protestantisme n'est qu'une plante parasite, qui ne vit que de la sève du socialisme. Quand nous en aurons fini avec l'Eglise catholique, il mourra de lui-même ou, s'il en est besoin, nous l'acheverons d'un coup de talon de notre botte. ” (Lettre de Michelet à Eugène Sue).

Voilà, pour tous les observateurs sagaces, le *leit-motiv* de la comédie sociale depuis un siècle tout au moins ; voilà la clé mystérieuse de tous les événements qui ont en notre temps modifié la carte du monde. Ces deux déclarations nous ouvrent l'armoire de fer qui contient tous les secrets de l'histoire contemporaine ; elles nous disent qu'en dehors des ministres, il est un pouvoir occulte qui tient dans l'ombre les fils de la politique internationale et fait marcher à sa guise les affidés qu'il a réussi à placer dans tous les postes importants ou les dupes qui le servent sans savoir ce qu'elles font ; elles nous expliquent ces extraordinaires aventures—telle l'affaire Dreyfus—qui paraissent une gageure avec le sens commun, qui n'ont de raison d'être que dans les plans ténébreux des puissances internationales et de chances de réussite que grâce aux forces énormes et aux complicités plus ou moins conscientes sur lesquelles peuvent compter les sectes ; elles nous donnent le secret de l'histoire du passé et, par contre-coup, nous disent ce que sera l'avenir si les peuples ne réagissent contre les dictatures d'en bas, si la Providence ne nous réserve d'abondantes grâces.

—Les derniers journaux de France nous annoncent la tenue de deux grands congrès catholiques, l'un à Lille (l'Assemblée générale des catholiques du Nord et du Pas-de-Calais) et l'autre à Besançon (le congrès de la Jeunesse catholique). Ce dernier a dû être clôturé par un discours du comte Albert de Mun, de l'Académie française. Les renseignements que nous avons en main ne nous permettent pas de parler longuement aujourd'hui de ces congrès.

Ce sera pour la semaine prochaine.

—Les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny ont récemment fêté le 100e anniversaire de la première consécration à Dieu de leur fondatrice, la vénérée Mère Jaouay.

Cette Congrégation a pris un magnifique développement. Les 4000 religieuses sont répandues en France, en Irlande, en Portugal, dans les colonies françaises et la plupart des Missions des Pères du Saint-Esprit.

—On organise pour le printemps prochain un grand pèlerinage national français à Jérusalem. On veut contrebalancer ainsi l'effet du voyage de Guillaume II.

ANGLETERRE.—Enfin nous avons un compte-rendu quelconque de la journée qui devait être à jamais fameuse du 6 novembre. Vous vous rappelez, ce jour-là Kensit et ses adhérents devaient se lever en masse pour la défense de la pure tradition protestante et, dans mille églises ritualistes, protester avec indignation contre les cérémonies *romaines* que se permettent les *clergymen* de la Haute Eglise. Comme les Ritualistes n'avaient pas caché leur intention de recevoir les perturbateurs d'une façon plutôt rude, on s'attendait à une scène, à des scènes plutôt, intéressantes sinon édifiantes. *Ridiculus mus!* Une fois encore, la montagne en travail a enfanté une souris. Tout s'est passé le plus tranquillement du monde. C'est un rude échec pour Kensit et sa campagne.

Il paraît que les révélations d'Henri Labouchère—que nous avons mentionnées dans le temps—ont fortement endommagé le prestige du Pierre l'Ermite protestant. Nous le croyons sans peine.

—On vient de constater à Citheroe, Angleterre, un fait qui confirme éloquemment la décision du Pape dans la question des Ordres anglicans. On sait que certains Anglicans prétendaient que la Réforme n'avait eu pour but que d'arracher l'Eglise catholique d'Angleterre à la domination usurpatrice de l'évêque de Rome et que l'église anglicane d'aujourd'hui est bien identique à l'église catholique anglaise d'avant la Réforme; que ses ministres sont de véritables prêtres, etc. Ces prétentions ne tiennent pas debout à la lumière de l'histoire, aussi ont-elles été rejetées par Léon XIII. Il est hors de tout doute notamment que les Réformateurs voulurent abolir le sacrifice de la messe. Lorsqu'ils s'emparaient d'une église ils s'empressaient de détruire l'autel, et la pierre consacrée était soit détruite, soit employée à un usage quelconque. A Citheroe, notamment, elle fut simple-

ment employée à paver l'église et c'est dans le pavé que l'on vient de la retrouver.

Donc il est prouvé une fois de plus, que les Réformateurs voulaient non pas délivrer leur église d'une prétendue oppression mais bien la dépouiller de ses vieilles croyances. Si ce n'eût été là leur but, en effet, pourquoi auraient-ils fait disparaître partout l'autel du sacrifice ?

—On constate une recrudescence de conversions en Angleterre. On attribue ce mouvement aux dissensions qui rongent l'Anglicanisme et aux discussions qu'elles provoquent et qui ouvrent les yeux aux gens réfléchis et de bonne foi.

—On dit que les catholiques anglais sont à organiser un nouveau pèlerinage à Rome. Celui-ci sera surtout composé d'ouvriers.

ALLEMAGNE.—Aux dernières élections pour le Landtag prussien, les catholiques ont gagné trois ou quatre sièges. On estime qu'il peut se former dans cette chambre une forte majorité en faveur d'un système d'écoles confessionnelles.

—Les évêques de Prusse ont tenu au commencement de novembre à Fulda, leur conférence annuelle. Etaient présents le cardinal Kopp de Breslau ; Mgr de Stablewski, archevêque de Posen ; Mgr Noerber, archevêque de Fribourg-en-Brisgau ; Mgr Simar, évêque de Paderborn ; Mgr Haffner, évêque de Mayence ; Mgr Assmann, aumônier en chef de l'armée ; Mgr Dingelstad, de Munster ; Mgr Korum, de Trèves ; Mgr Willi, de Limbourg ; s'étaient fait représenter par un vicaire-général le cardinal archevêque de Cologne et l'évêque d'Ermland. Le vicaire capitulaire Lüdtke représentait le diocèse de Culm.

—Le chapitre de la cathédrale de Rottenburg vient de procéder à l'élection d'un successeur de Mgr Linsenmann, décédé avant son intronisation. Il a porté son choix sur le docteur Keppler, professeur à l'Université de Fribourg-en-Brisgau.

Mgr Keppler est né le 28 septembre 1852 à Gmünd et a été ordonné prêtre le 2 août 1875.

Il est l'auteur de plusieurs ouvrages estimés, tels que son commentaire sur l'évangile de saint Jean, ses monuments d'art chrétien en Wurtemberg, ses pérégrinations et pèlerinages en Orient, ses archives de l'art chrétien.

Le diocèse de Rottenburg est formé par le royaume de Wurtemberg.

— Sous le titre *Restitutions ecclésiastiques*, l'un des collaborateurs de la *Croix* signale une série de faits qui sont l'indice d'un vif mouvement religieux en Allemagne :

L'esprit de sacrifice des fidèles fait, en Allemagne, ce que même l'édit de restitution de 1629 n'a pas pu faire. Une abbaye après l'autre, un monastère après l'autre, sont, soit relevés de leurs ruines, soit restaurés pour être rendus à leurs ordres primitifs ou à une destination religieuse quelconque.

Hier, c'étaient les abbayes et couvents de Mariastatt, de Knechtsteden, de Maria Laach, de Bornhofen, etc. Aujourd'hui, c'est l'ancienne abbaye cistercienne de Rothenmunster, une des plus belles abbayes souabes. Cette abbaye ayant brûlé lors de la guerre de Trente Ans, fut relevée de ses ruines et sécularisée en 1802.

L'Etat wurtembergeois vient de la vendre à une Congrégation de femmes, qui y installera une maison modèle de santé.

— AUTRICHE.— La peste qui a éclaté à Vienne à la fin d'octobre a été pour les religieuses catholiques l'occasion d'un acte de charité héroïque. Quatre d'entre elles se sont enfermées avec les pestiférés, risquant ainsi leur vie. Si elles avaient succombé aux atteintes de l'horrible fléau, elles auraient tout de suite été remplacées par leurs compagnes. Voici les noms de ces quatre héroïnes : Sœur Verona Gerhare, Sœur Lucretia Kashuber, Sœur Nicolina Janikowski, Sœur Wilfrieda Bazan, toutes quatre de la Congrégation des Servantes du Très Saint-Cœur de Jésus.

Les médecins qui pouvaient choisir leurs aides parmi une centaine d'infirmières laïques, ont donné la préférence aux religieuses "à cause de leur expérience, de leur endurance et de la délicatesse de leurs soins." Partout où les médecins ont été consultés, ils ont, quelles que fussent leurs croyances, donné, pour le service des hopitaux, la préférence aux religieuses.

— Les Juifs de Vienne sont furieux, parce que, depuis le commencement de l'année nouvelle, les enfants juifs et chrétiens sont obligés de fréquenter des écoles différentes. Ils tenaient énormément à l'école non-confessionnelle, ces bons Youpins.

Malheureusement pour eux, depuis que le Dr Lueger mène à Vienne la bataille antisémite tout ne va pas à leur fantaisie.

— Un nombreux pèlerinage tyrolien s'est rendu récemment aux Lieux Saints sous la direction du colonel Himmel.

28 novembre 1898.